

D'Azeglio contre D'Azeglio ou les *Questioni urgenti*. Une polémique autour de Rome capitale

Laura Guidobaldi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/italies/3177>

DOI : 10.4000/italies.3177

ISBN : 978-2-8218-1158-4

ISSN : 2108-6540

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 381-392

ISSN : 1275-7519

Référence électronique

Laura Guidobaldi, « D'Azeglio contre D'Azeglio ou les *Questioni urgenti*. Une polémique autour de Rome capitale », *Italies* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/italies/3177> ; DOI : 10.4000/italies.3177



Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Laura Guidobaldi-Pagliardini

Université de Provence

**D'AZEGLIO CONTRE D'AZEGLIO
OU LES *QUESTIONI URGENTI*
UNE POLÉMIQUE AUTOUR DE ROME CAPITALE**

Le débat à propos de Rome capitale du Royaume d'Italie domine et enflamme la vie politique italienne du début des années 1860 jusqu'en 1871. Mazzini et Garibaldi voient dans la "ville éternelle" l'emblème et le résumé d'un programme politique alternatif à celui de la monarchie parlementaire piémontaise, dans une sorte de messianisme révolutionnaire. Dans ses discours, en effet, Mazzini évoque l'expérience de la République romaine de 1849, dirigée par le triumvirat dont il faisait partie avec Armellini et Saffi. Si cette expérience a été brève, en raison de l'intervention française de la même année, elle n'en constitue pas moins un événement fondateur pour la gauche italienne, qui associe la revendication de Rome capitale à l'espoir d'un *Risorgimento* démocratique¹.

Le père de la *Giovine Italia* considérait Rome comme le moteur de l'histoire italienne. L'idée de Rome capitale de l'Italie appartenait à l'imaginaire culturel porté par les idéaux de la "grande révolution" de 1848. Mais, une fois appliquée à la réalité italienne, elle devenait

¹ Cf. Géraldine Djament, *Le débat sur Rome capitale. Géohistoire d'un choix de localisation*, in « Espace géographique », 2005, 4, pp. 367-380.

un retour aux sources, la récupération des grandes vertus nationales. Mazzini ne fut pas le seul Italien de cette époque pour qui Rome, surtout la Rome républicaine, constituait un point de référence permanent. D'après Mazzini, chaque nation était investie, en vertu de son passé historique, d'une mission qui lui était propre. L'Italie, héritière de Rome, devait assumer, face à l'humanité, un engagement plus lourd, une plus grande mission. Le pouvoir, à Rome, ne pouvait que s'identifier profondément au mythe de la ville et à son histoire.

De son côté, le Président du Conseil, Cavour, est à l'origine, trois mois avant sa mort, d'un tournant décisif en réaffirmant sa volonté de voir Rome devenir la capitale de l'Italie. C'est ce qu'il déclare publiquement à la Chambre des Députés, au mois de mars 1861. Son choix est motivé par le passé particulièrement glorieux de la ville, mais surtout par le fait que Rome est la seule ville dont l'histoire ne soit pas seulement circonscrite à la sphère municipale. Toutefois, cette perspective ne fait pas l'unanimité à droite. Les différentes étapes du choix de la capitale donnent lieu à une polémique publique.

Dès le début, le débat voit s'affronter les pro-romains et les anti-romains : les premiers axent leur argumentation sur des données historico-politiques, les autres sur des considérations géopolitiques. Comme l'explique Géraldine Djament, « le débat ne porte pas seulement sur le choix d'une ville, mais aussi sur les caractéristiques d'une candidate aux fonctions de capitale »². Les uns désignent Rome "capitale naturelle" de l'Italie, alors que les autres soulignent la position centrale d'autres villes, telle Florence. Massimo d'Azeglio, en particulier, s'est positionné comme le plus grand adversaire de Giuseppe Mazzini et de Cavour, dont il a combattu le programme de *Rome capitale* à partir de 1860. Si d'Azeglio appréciait lui aussi les vertus de Rome républicaine, il était en revanche persuadé que la ville ne pouvait point assumer les fonctions de capitale de l'Italie.

² *Op. cit.*, p. 371.

Massimo D'Azeglio, issu de l'aristocratie piémontaise, sénateur à l'époque du débat, fut Président du Conseil du Royaume de Sardaigne de 1849 à 1852, juste avant Cavour. Il fut aussi l'auteur de divers essais politiques, du célèbre roman d'inspiration historique *Ettore Fieramosca*³, d'une très dense correspondance et d'une autobiographie, *I miei ricordi*⁴, restée inachevée à sa mort. D'Azeglio fut, en outre, un peintre renommé, principalement à son époque.

Dans une lettre qu'il adresse à Giuseppina Alfieri, une nièce de Cavour, le 20 mars 1861, d'Azeglio définit de manière assez curieuse ce débat épineux. Il écrit : « Benedette le pazzie umane che imbrogliano il mondo, e fanno nascere questioni urgenti »⁵. Par une ironie à la fois mordante et subtile, qui caractérise bien souvent son acte épistolaire, d'Azeglio qualifie donc de "folie" la question romaine et évoque indirectement son pamphlet *Questioni urgenti*⁶, paru en 1860, qui constitue la publication anti-romaine la plus célèbre de l'époque. Toutefois, après avoir développé dans ce texte toute une série de considérations d'ordre moral et politique, d'Azeglio ne peut s'empêcher d'avouer une certaine gêne dans le fait de se lancer dans un réquisitoire contre la ville qui a représenté l'épicentre et la genèse de sa formation artistique et de son esprit d'indépendance. « V'entro malvolentieri » dit-il, et, très partagé, il ajoute :

Ho passato a Roma i più belli anni della mia vita, ne ho serbato le più care e le più vive memorie, ed ancora al momento presente vi conservo molti amici ai quali mi stringe stima ed affetto sincero. Conosco che dovrò dire cose contrarie ai loro desiderii ed al loro

³ Massimo d'Azeglio, *Ettore Fieramosca*, Milano, BUR, 2002.

⁴ Massimo d'Azeglio, *I miei ricordi*, a cura di Alberto Maria Ghisalberti, Torino, Einaudi, 1971.

⁵ Santena, Archivio Cavour. Lettre inédite, obtenue grâce à l'aimable autorisation de M. le Professeur Georges Virlogeux. « Bénies soient les folies humaines qui embrouillent le monde et font naître des questions urgentes ! »

⁶ Massimo d'Azeglio, *Questioni urgenti*, in *Scritti e discorsi politici*, a cura di Marcus De Rubris, Firenze, La Nuova Italia, 1938, vol. 3.

sentire e per un pezzo sono stato in due s'io dovessi parlare o tacere.⁷

Il n'en va pas toujours de même quand on examine ses autres écrits. Dans le registre épistolaire, en particulier, sa gêne apparaît beaucoup moins prononcée, elle est estompée par la plus grande liberté d'écriture que représente pour lui le genre épistolaire. Cette sorte de médiation entre soi et autrui, mais aussi entre d'Azeglio et lui-même, gomme en partie les déchirements et les sentiments opposés. Du reste, dans la même lettre, il ajoute :

Quanto a Roma, se ci porteranno il governo, se n'accorgeranno. Io, si può dire, ci ho passata la vita, e la sola cosa che so a fondo è l'Italia. Ma ci sono certi gran spropositi – le crociate ne furono uno – che si devono fare per legge di fatalità : e farli a furore e ad entusiasmo generali [...]. Dunque lasciamo fare alla Provvidenza e amen !⁸

Entre 1814 et 1827, le jeune d'Azeglio effectua trois séjours à Rome, mais le plus important fut sans aucun doute celui de 1820-1827. Ces années romaines sont particulièrement significatives pour Massimo, tant comme période d'initiation à son activité picturale que comme première expérience du voyage. L'art et le voyage vont cons-

⁷ *Op. cit.*, p. 373. « Je m'y engage à contrecœur. J'ai passé à Rome les plus belles années de ma vie et j'en ai conservé les souvenirs les plus vivants et les plus chers et j'y garde, aujourd'hui encore, de nombreux amis auxquels me lient une estime et une affection sincères. Je sais que je devrai dire des choses contraires à leurs souhaits et à leurs sentiments et je me suis longtemps demandé si je devais parler ou me taire ».

⁸ Lettre à Giuseppina Alfieri, cit. « Quant à Rome, s'ils y installent le gouvernement, ils verront le résultat. Pour ma part, on peut dire que j'y ai passé ma vie, et la seule chose que je connaisse à fond c'est l'Italie [...]. Mais il y a de grandes erreurs – les croisades en furent une – que l'on doit commettre au nom d'une loi de la fatalité : et les commettre dans l'élan et l'enthousiasme généraux [...]. Laissons donc faire la Providence et amen ! ».

tituer deux habitudes culturelles et deux choix existentiels qui l'accompagneront toute sa vie durant. Le voyage à Rome fut un "grand tour" tout à fait particulier pour le jeune artiste, qui montra son caractère anticonformiste vis-à-vis des traditions et du style de vie de l'aristocratie piémontaise.

Cette expérience, dans laquelle certains ont vu une sorte de "tourisme national"⁹, représente en germe une volonté d'indépendance à l'égard de la domination étrangère sur l'Italie. Grâce à son séjour romain, le jeune Piémontais d'Azeglio deviendra adulte, entièrement italien et connaîtra une population complètement différente de la société turinoise.

Dans les *Questioni urgenti*, il se livre à une analyse détaillée et, pourrait-on dire, "technique" de la situation politique contemporaine, alors que dans son autobiographie, dont la rédaction commence trois ans après celle des *Questioni urgenti*, son exposé sur le passé romain est entrecoupé de commentaires d'ordre affectif et nostalgique. Toutes ces considérations idéologiques se heurtent fortement à son attachement sentimental à Rome. Nous pourrions alors parler d'un dualisme ou d'un antagonisme qui oppose d'Azeglio à lui-même, d'où notre intitulé, "d'Azeglio contre d'Azeglio".

S'il est évident que la Rome peinte par Massimo d'Azeglio n'est pas la même selon qu'il l'évoque dans les *Questioni urgenti* ou dans ses *Ricordi*, il n'est pas moins révélateur d'observer ce que Rome, dans sa complexité, représentait vraiment pour lui. La meilleure définition est sans doute celle que l'on trouve dans un passage de *I miei ricordi* :

Regione che sarà sempre l'amore, la poesia, la disperazione degli artisti : come certe donne che vi nascono. Non si sa perché, ma

⁹ Marcus De Rubris a mis en lumière l'empreinte touristique de l'œuvre de d'Azeglio, dans son essai *Pagine inedite o dimenticate. Massimo d'Azeglio scrittore di turismo*, in « Corriere della Sera », 30 settembre 1930.

viste e praticate una volta, la loro presenza v'incanta, la loro assenza vi strugge.¹⁰

Par cette véritable déclaration d'amour, nous pouvons comprendre le profond attachement que d'Azeglio éprouvait envers Rome et ses environs, et la fascination qu'exerça toujours sur lui cette région du Latium. Sur le plan affectif, Rome représente aussi pour d'Azeglio l'expérience douloureuse de l'amour passionnel et celle d'un libertinage qui confine parfois à des mœurs dissolues. Autant de « seduzioni » et de « corruzioni » propices à une fragilisation, à une précarité des valeurs morales, et contre lesquelles il s'inscrira en faux dans les *Questioni urgenti*.

Au demeurant, la ville éternelle est très souvent protagoniste de ses écrits, notamment dans son recueil de nouvelles intitulé *Racconti, leggende, ricordi della vita italiana*¹¹, et, bien sûr, dans son autobiographie. De même, Rome est assidûment représentée dans ses dessins et ses tableaux, avec les couleurs, la lumière et les ruines antiques qui la caractérisent.

Toutefois, afin d'appréhender pleinement l'importance de la période romaine de d'Azeglio, il faut revenir sur les premiers contacts qu'il eut avec cette ville et sur les raisons d'une fascination que les années ne démentirent pas. Au mois de juin 1814, à la suite de la nomination de son père comme ambassadeur temporaire et représentant de la Maison de Savoie à Rome, le jeune Massimo a l'occasion d'entrer en contact avec la haute société romaine. Il côtoie des diplomates et d'importants hommes d'église. De Rome, il aime les couleurs, l'humeur légère et joyeuse ; il fréquente les bals, les salons les plus huppés de la ville mais, malgré cela, il garde toujours une certaine réserve, sans accorder trop de valeur à la vie mondaine.

¹⁰ *I miei ricordi*, cit., p. 99. « Une région qui sera toujours l'amour, la poésie, le désespoir des artistes : tout comme certaines femmes qui y naissent. On ne sait pourquoi, mais, lorsqu'on les a vues et côtoyées une fois, leur présence vous enchante, leur absence vous tourmente ».

¹¹ Massimo d'Azeglio, *Racconti, leggende, ricordi della vita italiana*, a cura di Marcus De Rubris, Torino, UTET, 1944.

Le jeune d'Azeglio admire aussi le patrimoine culturel romain, les monuments qui témoignent de la grandeur du passé de la ville. Il se montre très sensible à l'histoire antique de Rome, en particulier dans sa peinture où les vestiges de l'antiquité, qu'il critiquera sévèrement dans *Questioni urgenti* pour leur valeur symbolique, occupent une grande place. C'est à ce moment-là qu'a lieu sa rencontre avec la campagne romaine, qui est la découverte la plus prégnante et significative, déterminante pour son activité de peintre, et qui restera liée à de nombreux événements de sa vie.

Son admiration pour les espaces ouverts du Latium, à l'opposé de la grisaille turinoise, lui procure un sentiment de liberté : c'est la première étape de sa *spiemontesizzazione*. C'est le cadre naturel des Castelli qui va susciter sa passion pour la peinture, et il commence à réfléchir à l'éventualité de s'installer à Rome pour s'adonner à cet art. Une fois revenu à Turin, il comprend qu'il ne pourra plus vivre sereinement dans le cercle turinois de l'époque, au contact d'une aristocratie recluse dans une mentalité désuète et étouffante.

Il décide alors de retourner à Rome, en novembre 1820, et y restera jusqu'en 1827. C'est à Rome qu'il trouve l'atmosphère idéale pour échapper au conformisme turinois. Dans sa nouvelle vie, d'Azeglio va mieux connaître les hommes, se libérant des préjugés du milieu dans lequel il a vécu. Il s'intègre parfaitement, en outre, à la société rurale des Castelli Romani et, pendant huit ans, il en observe la vie et les mœurs qu'il reproduit en peinture, guidé par un souci et un besoin constants de compréhension de l'humanité.

Aux antipodes de cette admiration artistique et de son amour sincère pour les aspects naturels et ethniques de la campagne romaine, se situe son rejet de la vénération à l'égard du passé glorieux de la Rome antique. Ce passé même dont Mazzini avait vanté la puissance, les ferments et l'espoir qu'il suscite, dans son discours du 6 mars 1849 à l'Assemblée constituante de Rome. D'Azeglio déclare à plusieurs reprises et sans ambages son opposition à toute apologie fondée sur l'histoire antique de Rome.

Dans *Questioni urgenti* il affirme que la nouvelle Italie doit se fonder sur l'indépendance des opinions et des caractères, sur la diffusion libre des idées, sur le progrès économique, scientifique et culturel. L'exemple de la Rome antique est totalement étranger à ces principes, puisque la base de sa puissance était l'esclavage des peuples. À ses yeux, tout le passé de Rome n'est pas uniformément noble et respectable. Il dénonce donc cette récupération de l'Histoire :

L'ambiente di Roma impregnato de' miasmi di 2500 anni di violenze materiali o di pressioni morali [...] prima dalle votazioni de' comizii del popolo, poi dalle pazze tirannidi degl'imperatori e de' loro liberti, e finalmente dalle ipocrisie della Curia papale, non pare il più atto a infonder salute e vita nel Governo d'un Italia giovane, nuova, fondata sul diritto comune [...]. Chi ha proclamato in quest'occasione Roma capitale d'Italia, ha speculato sull'effetto retorico-classico che produce ancora quel nome sulle moltitudini.¹²

Le nouvel idéal de civilisation italienne devait, en outre, se mesurer à la Rome papale. D'Azeglio qui, à partir de 1846, avait fondé tant d'espairs sur le rôle que le pape Pie IX pourrait avoir dans le processus d'indépendance de l'Italie, avait aussi ressenti une profonde déception après la défaite de Novare. Dans son essai, donc, il adopte une attitude très critique, avec des propos d'une extrême virulence à l'égard du pape et de son pouvoir temporel. Il blâme violemment la Rome des années 1860 de ne représenter ni l'Évangile ni le Catholicisme, et le pape d'être au cœur des conjurations et des

¹² *Questioni urgenti*, cit., pp. 374-376. « Le milieu romain, imprégné des miasmes de 2500 ans de violences matérielles ou de pressions morales [...] d'abord exercées par les votes des comices du peuple, puis par les folles tyrannies des empereurs et de leurs suppôts, et, enfin, par les hypocrisies de la Curie papale, ne semble pas être le plus à même d'apporter santé et vie au gouvernement d'une Italie jeune, nouvelle, fondée sur le droit commun [...]. Ceux qui ont proclamé, à cette occasion, Rome capitale d'Italie, ont spéculé sur l'effet classico-rhétorique que ce nom produit encore sur les foules ».

désordres contre la nation. Ainsi l'attaque-t-il en affirmant que l'empereur d'Autriche et le pape sont « i due lontani e tradizionali eredi dell'antica potenza di Roma »¹³. Ce qui, à ses yeux, est hautement critiquable et l'amène à s'interroger de manière toute rhétorique :

Su quali basi si fonda la civiltà dell'Italia nuova ? Si fonda forse sui due antichi emblemi delle più vecchie e più fatali tirannidi, la spada ed il pastorale ? No ! Si fonda sul diritto comune ; sulla vera quanto nuova interpretazione del diritto cristiano che riconosce tutti gli uomini eguali davanti al codice politico e civile, come li tiene eguali il Vangelo davanti al codice religioso e morale. L'Italia nuova si fonda sulla responsabilità del Governo ; sull'indipendenza dei caratteri, delle opinioni [...], sull'onestà e pubblicità dell'amministrazione, sulla libera iniziativa lasciata a tutte le forze della nazione, a tutte le intelligenze [...], alle loro creazioni, alle loro scoperte ; si fonda sulla libera diffusione delle idee [...]. Che cosa ha a che fare tutto questo con l'antico Mondo Romano, il quale non vedeva altra base alla sua grandezza fuori della schiavitù de' popoli ?¹⁴

Et, plus loin, il ajoute :

¹³ *Ibidem*, p. 375. « Les deux lointains et traditionnels héritiers de l'ancienne puissance de Rome ».

¹⁴ *Ibidem*. « Sur quelles bases se fonde la civilisation de la nouvelle Italie ? Peut-elle se fonder sur deux vieux emblèmes des plus anciennes et fatales tyrannies, l'épée et la crosse ? Non ! Elle se fonde sur le droit commun, sur l'interprétation aussi authentique que nouvelle du droit chrétien qui reconnaît tous les hommes égaux devant le code politique et civil, comme l'Évangile les considère égaux devant le code religieux et moral. La nouvelle Italie se fonde sur la responsabilité du gouvernement ; sur l'indépendance des caractères, des opinions [...], sur l'honnêteté et la transparence de l'administration, sur la libre initiative laissée à toutes les forces de la nation, à toutes les intelligences, à leurs créations, à leurs découvertes ; elle se fonde sur la libre diffusion des idées [...]. Quel rapport tout cela a-t-il avec l'ancien Monde Romain, qui ne concevait d'autre base pour sa grandeur que l'esclavage des peuples ? »

Nell'ultima lotta del 1859 Roma stette con l'Austria. Essa era col cuore e collo spirito nel campo de' nostri nemici [...]. Roma ricusa riforme, ricusa patti.¹⁵

Il se montre toutefois favorable à ce que le pape reste à Rome, à condition qu'il fasse preuve d'un esprit constructif et conciliant. Il estime nécessaire, en outre, d'éloigner les troupes françaises de Rome et d'y laisser le pape comme prince honorifique d'une ville libre, « libero ed indipendente dai legami temporali »¹⁶, gouvernée par un Sénat élu par des citoyens égaux devant la loi.

D'une manière générale, dans le cœur de d'Azeglio, c'est quand même Turin, sa ville natale, qu'il place au premier rang des villes susceptibles d'être la capitale de l'Italie, même si, en bon diplomate, il feint de s'en excuser auprès de son lecteur :

A questo punto mi volgo al lettore, e gli domando se in cuor suo egli non ha già pensata la frase seguente : È un Piemontese che parla. Capisco : vuole la Capitale a Torino ! Se tale è il pensiero del lettore, mi permetta di dirgli che tale non è il pensier mio.¹⁷

Le jeu dialogique fictif auquel il se livre avec le lecteur lui permet d'entretenir l'illusion d'un débat idéologique et politique là où son opinion est, en réalité, déjà bien arrêtée. C'est aussi, comme souvent chez d'Azeglio, à mi-chemin entre la précaution oratoire et le souci d'objectivité, un moyen de prendre un recul quasi spéculaire vis-à-vis de lui-même et de sa réflexion, particulièrement à ce stade de sa

¹⁵ *Ibidem*, p. 387. « Durant la dernière bataille de 1859, Rome fut aux côtés de l'Autriche. Elle était, par le cœur et par l'esprit, dans le camp de nos ennemis [...]. Rome refuse les réformes, elle refuse les pactes ».

¹⁶ *Ibidem*, p. 394. « Libre et indépendant des liens temporels ».

¹⁷ *Ibidem*, p. 382. « Je m'adresse ici au lecteur et je lui demande si, au fond de lui-même, il n'a jamais pensé la phrase suivante : C'est un Piémontais qui parle. Je comprends : il veut que la Capitale soit à Turin ! Si telle est l'opinion du lecteur, qu'il me permette de lui dire que telle n'est pas mon opinion ».

vie. D'Azeglio affirme que chaque grande ville italienne pourrait devenir la capitale, car chacune est représentative d'une ressource de l'Italie. Il admet, pour sa part, qu'à défaut de Turin, Florence, où il a également séjourné, pourrait devenir la capitale de l'Italie, à la fois pour des raisons d'ordre géopolitique et parce que la ville de Dante fut le centre de la dernière civilisation italienne du Moyen Âge, le berceau de la langue, qu'il considère comme le lien le plus important pour réunir les divers États de la Péninsule.

Les villes ont toujours occupé une place importante dans la vie de d'Azeglio. Cependant, aucune ville n'a exercé un charme aussi fort et une telle influence sur lui que Rome. Et cela, bien que Rome ne soit épargnée ni par l'âpreté de ses invectives ni par l'amertume de son ressentiment. Naturellement, ces humeurs changeantes ne se manifestent pas de manière concomitante dans l'écriture, mais bien chronologiquement. Il est vrai que si d'Azeglio aime désespérément Rome, il sembla aussi ne pas en apprécier certains aspects et surtout certains milieux. Lorsque d'Azeglio effectue une représentation de la ville de Rome dans ses écrits, il est inévitable que le moment historique constitue un facteur déterminant.

En somme, pour le jeune d'Azeglio, grandir, apprendre à discerner le Bien du Mal, acquérir une conscience civique et nationale sont autant de réalités qui ont exigé sa fuite du milieu passiste, rétrograde et austère de Turin. Son accomplissement et sa quête de soi c'est à Rome qu'il les a menés à bien, au contact à la fois d'une humanité rurale authentique, d'un cercle d'artistes et d'intellectuels effervescents et d'un entourage féminin dans lequel il a connu l'amour et la passion.

Ce qui était bon pour le jeune d'Azeglio ne l'était pas, en revanche, pour la jeune Italie, qui, selon lui, devait se détourner de Rome, fuir la plupart des symboles de sa grandeur passée, considérés comme indésirables et inadaptés au cheminement de la nouvelle nation. D'Azeglio pensait que c'était principalement vers Turin que devait se tourner l'Italie, vers cette ville qui apparaissait comme le modèle de la légalité, et où le *Statuto albertino* avait pu voir le jour.

Par ailleurs, sur un plan plus intime, on sait que l'histoire de d'Azeglio est "morcelée en plusieurs vies", géographiquement associées à des villes comme Turin, Rome, Milan ou Florence. C'est par le truchement de ses écrits que sa mémoire s'efforce de relier les fragments de son existence. Ainsi, dans les *Questioni urgenti*, mais plus encore dans son autobiographie, en se réappropriant ses différentes vies, d'Azeglio peut-il retrouver en Turin la ville inspiratrice de l'action unitaire, mais aussi détentrice de sa mémoire familiale et affective.

La relation mouvementée et contrastée qu'a donc entretenue d'Azeglio, en son temps, avec Rome s'inscrit dans un contexte politique et historique bien précis. Nous l'avons vu, la pertinence et la justification de son analyse sont fondées non seulement par les questions d'éthique politique que soulève l'héritage de l'Antiquité, mais aussi par celles que posent, en 1860, le rôle et la position du pape. C'est pourquoi, lorsque des mouvements politiques actuels remettent en cause le statut de Rome capitale en faisant de Massimo d'Azeglio le précurseur de leur idéologie, leur démarche n'est pas qu'anachronique, elle confine aussi à la malhonnêteté intellectuelle.

C'est le constat regrettable que l'on peut faire à la lecture de la préface d'une édition relativement récente du roman *La Lega Lombarda*¹⁸ de d'Azeglio. Umberto Bossi, auteur de cette préface et *leader* de la Lega Nord, y cède trop hâtivement au désir ou au besoin de trouver dans le roman « quasi un omaggio avanti lettera alla Battaglia che la Lega Nord sta combattendo per la libertà dei popoli italiani »¹⁹. Comme souvent, dans ce type d'entreprise, la "récupération politique" n'est pas exempte d'inexactitudes, voire de contrevérités qui, malheureusement, dénaturent la véritable pensée.

¹⁸ Massimo d'Azeglio, *La Lega Lombarda*, Pavia, Editoriale Viscontea, 1993.

¹⁹ *Op. cit.*, p. XIX. « Presque un hommage avant la lettre à la Bataille que la Lega Nord est en train de livrer pour la liberté des peuples italiens. »